

# Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

43 (octobre 2008)

Varia

Georges Benrekassa

## **DIDEROT, *Observations sur la Lettre sur l'homme et ses rapports de Hemsterhuis et Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé L'Homme***

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Référence électronique

Georges Benrekassa, « DIDEROT, *Observations sur la Lettre sur l'homme et ses rapports de Hemsterhuis et Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé L'Homme* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 43 | octobre 2008, mis en ligne le 26 novembre 2008. URL : <http://rde.revues.org/index3692.html>  
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société Diderot

<http://rde.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rde.revues.org/index3692.html>

Document généré automatiquement le 24 janvier 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Georges Benrekassa

## **DIDEROT, *Observations sur la Lettre sur l'homme et ses rapports de Hemsterhuis et Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé L'Homme***

Pagination originale : p. 162-174

### **Les effets surprenants de la réfutation : Diderot et Hemsterhuis, Diderot et Helvétius (Note critique)**

- 1 L'édition couplée dans le tome XXIV des *Œuvres Complètes* (DPV) de Diderot (« Réfutations, Idées, VI », Paris, Hermann, 2004) des *Observations sur la Lettre sur l'homme et ses rapports de Hemsterhuis* et de la *Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé L'Homme*, nous donne une occasion exceptionnelle de relire à nouveaux frais, dans une présentation critique d'une rigueur et d'une tenue remarquables, deux textes qu'on serait tenté, d'un certain point de vue, de donner pour symétriques, et d'en confronter autrement la matière et la manière. Car il a été trop souvent tenté de s'adosser à un jugement « équilibré » et de s'engager, avec quelques variations, dans le sillage de développements convenus : à l'examen critique de l'opuscule de l'« idéaliste » Hemsterhuis, correspondrait en quelque sorte la mise à distance de l'œuvre testamentaire du « matérialiste » Helvétius, le fond « humaniste » de Diderot penseur se préservant et nous préservant des conséquences de toute doctrine « rigide », et même de toute doctrine tout court, le génie de l'écrivain comme son cœur et son esprit généreux l'emportant sur toute réduction philosophique. Ce qui invite inévitablement à un jeu de positions et à un certain type de débat intellectuel, qui ne sont pas susceptibles de nous faire comprendre, ou nous feraient tenir pour secondaire un matérialisme de Diderot, quelquefois d'ailleurs tenu un peu à l'écart ou en marge de ce qu'on promeut comme la philosophie des matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle : en témoigne le volume (par ailleurs remarquable) publié aux PUF en 2006 sous cet intitulé<sup>1</sup>. Cette édition nous permet, à cet égard, de nous introduire à une étude rigoureuse de deux textes fondamentaux restitués dans la complexité de leur facture, de comprendre un peu mieux dans leurs implications les partis-pris qui entraînent cette situation, et une forme de méconnaissance de la pratique philosophique effective de Diderot qu'elle risque d'entraîner.
- 2 Comment lire les « observations » de Diderot sur l'ouvrage que Hemsterhuis, familier de la princesse Golitsyn, lui communiqua sans doute en Hollande en juillet 1773 ? Il n'y a pas ici de problème de tradition manuscrite mais un problème de choix d'édition et de présentation qui commande la compréhension de la lecture et du commentaire de Diderot. Et nous n'avons pas affaire à un *texte* stricto sensu (une tessiture conduite sinon construite) mais à un « ensemble » en lui-même discontinu à l'unité virtuelle de notes en marge d'un texte continu ; et la question de notre interprétation de Diderot interprète renvoie alors directement à la conception éditoriale... À la méthode diplomatique de G. May dans son édition de 1964, qui avait le mérite de nous mettre sous les yeux la pratique d'annotations greffées sur le texte (sans que le rattachement à une proposition précise soit toujours évident), G. Stenger est resté fidèle tout en s'en distinguant sous ce rapport. À la différence de R. Lewinter et de L. Versini, il a pris le parti de reproduire l'intégralité du texte de Hemsterhuis entrecoupé des réflexions de Diderot, en faisant ressortir clairement les points d'ancrage précis de celles-ci sans les couper de leur contexte.
- 3 On serait porté à penser que les termes « Réfutation suivie » conviendraient mieux en l'occurrence ici qu'à propos du traité d'Helvétius, on aura à y revenir. Mais s'agirait-il vraiment d'une *réfutation* ? Un examen négligent de la présentation que M. Gerhardt Stenger nous donne de la philosophie d'Hemsterhuis, tout à fait précise et approfondie, la

meilleure qu'on puisse trouver en français, le ferait à la rigueur proposer. L'hostilité radicale de Hemsterhuis, qu'on a voulu un moment faire passer pour « spinoziste », au sens du siècle, au monisme matérialiste, son rejet résolu d'un matérialisme mécaniste qu'il considère comme un produit un peu dégénéré de l'atomisme épicurien antique sembleraient inviter à un partage résolu avec des positions de principe bien connues, communes à Diderot, Helvétius et d'Holbach. L'analyse de G. Stenger a, en fait, le mérite de nous inviter à voir les choses sous un autre jour, et à nous interroger sur les points de rencontre non fortuits – les points de contact, pourrait-on dire, de la pensée – du style de pensée – de Diderot avec ce philosophe inspirateur futur de Hölderlin et de Novalis, un peu comme jadis Cassirer avait pu tracer en amont un axe possible Leibniz- Diderot. Que celui-ci rejoigne Hemsterhuis dans son hostilité à toute révélation et donc au christianisme n'étonnerait pas, si les motifs profonds étaient seulement polémiques, et si la possibilité d'une autre appréhension de ce qu'on désigne comme « divin » ne sollicitait pas Diderot. Assez souvent, au fil de ses 364 remarques, attentives, précises, serrées, il donne à penser que si on pourrait dire qu'il méconnaît en la jugeant d'un point de vue empiriste la philosophie première de Hemsterhuis, il en comprend, comme le montre et le formule bien G. Stenger, l'inspiration profonde, qui le touche au vif : une « conception non rationaliste de la créativité de l'esprit ». Il est étonnant que les réflexions aillent jusqu'à approcher un moment l'explication possible de l'activité onirique de l'homme et son rapport possible à la totalité de notre être moral et à des causes physiques accidentelles...

4 Comme va le confirmer la *Réfutation d'Helvétius*, c'est un débat de Diderot avec lui-même – ici, déjà, avec les implications mais aussi les limites ou les formes d'insuffisance d'hypothèses matérialistes auxquelles il se montre résolument attaché – qui finit par émerger : ce qui pour lui n'en remet pas en cause la validité mais en compromet la valeur, d'échange encore plus que d'usage. Cela n'en rend que plus parlante la conclusion célèbre à laquelle aboutit ce dialogue que Diderot a voulu strictement confidentiel avec un philosophe exigeant qui le trouvait piètre géomètre, mais « grand esprit ». Que suis-je, qui suis-je comme « facteur de la vérité » (possible), facteur d'une vérité que je ne possède pas totalement et qui m'échappe à l'occasion ? Il y a, évidemment, ce qui était mis en scène dans l'article « Pythagorisme » de l'*Encyclopédie*, la « double vérité », ésotérique et exotérique ; mais si « être sage en secret », c'est plus sûr, il se peut que ce soit aussi, toute police mise à part, parce qu'on est loin des risques de la confrontation ; d'où l'avantage, peut-être, d'en proscrire la publicité – comme Diderot avec Hemsterhuis ? N'allons pas si loin... Ce n'est pas couardise intellectuelle et morale, cela renvoie au statut même de la « vérité communicable » : il y a un auteur moderne (matérialiste, c'est d'Holbach) qui parle nettement, mais Diderot le présente presque comme inconnu, et on est près de croire que personne ne l'écoute ni ne l'entend. Diderot, lui, dans l'espace public, est à la fois solidaire, mais aussi subtilement distinct de la troupe de philosophes compromis secrètement (Buffon) ou sans le savoir (Voltaire lecteur de Locke) avec le matérialisme Il s'est tiré d'affaire, avec un ton ironique « délié », des « généralités », le « laconisme », « l'obscurité » : version personnelle d'un lieu commun des Lumières (c'est au lecteur de faire la moitié du livre), mais aussi, plus encore qu'adaptation moderne du *larvatus prode*, stratégie heureuse d'arrachement à l'idéologique. C'est bien cette inventivité, et finalement cette difficulté que va mettre en scène la *Réfutation d'Helvétius*, alors même que Diderot ne s'y soumet à aucune censure philosophique externe.

5 Comprendre la *Réfutation*, diatribe sans entraves contre un interlocuteur réel, mais aussi à demi imaginaire parce que mort, c'est comprendre ce qui se représente et se joue sur cette scène, tout à fait différente, mais en rapport de différenciation, avec les *Observations*. À cette ambition, la stricte et riche entreprise d'édition conduite par G. Stenger et R. Desné, offre tous les moyens de s'accomplir. Sur les sept manuscrits disponibles, ils retiennent évidemment le manuscrit autographe du fonds Vandeul, comme R. Lewinter au tome XI de son édition d'*Œuvres complètes* (1971) et L. Versini dans le volume « Philosophie » des *Œuvres* (1994). Et leur souci est de caractériser exactement ce manuscrit, donc d'utiliser tout le corpus manuscrit pour mettre en perspective un texte paru entre 1783 et 1786 dans la *Correspondance littéraire*, mais exclu par Nageon des *Œuvres* de 1798, à une vingtaine de pages près. Le manuscrit autographe est la mise au net de la main de Diderot d'un manuscrit antérieur, issu sans doute

des notes prises au fil de la lecture de *L'Homme*, mais corrigé, éclairci par Meister (pour la *Correspondance littéraire*) et le copiste Girbal, pour établir des références exactes à partir de la référencement plus que lacunaire, plus ou moins précise et assez sinueuse de Diderot, et rectifier l'orthographe et la ponctuation. C'est là qu'apparaît l'intérêt de la copie Nageon, qui permet de se rendre compte de la pratique réelle de Diderot (suite de notes avec renvois très rares aux sections et chapitre de *L'Homme*), parce qu'elle représente un état antérieur (mais pas complètement) aux travaux de toilettage de Meister et Girbal : les notes critique des éditeurs rendent compte scrupuleusement de ces caractéristiques et de ces différences. Et les variantes des autres copies sont soigneusement recensées et leur chronologie établie, qu'elles témoignent d'une adaptation à un public virtuel (l'habillage Vandeuil d'un Diderot incongru) ou au public bien réel de la *Correspondance*. Enfin, comme cela avait été le cas pour Hemsterhuis, le rapport exact au texte d'Helvétius est ingénieusement mis en valeur et de façon bien plus nette que dans les éditions antérieures, en distinguant typographiquement les citations d'Helvétius du manuscrit autographe, soit celles de Diderot, soit celles dues aux interventions des copistes, des citations plus complètes et plus systématiques ajoutées à l'initiative des présents éditeurs pour l'intelligence des débats.

- 6 Les problèmes soulevés par le manuscrit autographe peuvent nous conduire d'eux-mêmes vers des questionnements encore plus déterminants pour l'intelligence de la *Réfutation*, et l'interprétation de sa différence avec les *Observations sur Hemsterhuis*. Les conditions de l'élaboration de son texte, de 1773 à 1776, par Diderot, doivent, sans doute, être cernées et présentées sous deux éclairages un peu différents. Dans son inventaire du fonds Vandeuil, H. Dieckmann soulignait qu'on ne pouvait savoir avec certitude ce qu'avaient été les notes primitives de Diderot, son travail initial, mais qu'on pouvait à coup sûr distinguer deux étapes : des réparations d'oublis et des corrections, puis, surtout, une manière de développement autonome du texte, des ajouts en liberté dans des registres très divers. À partir de cela, G. Stenger écrit : « Les conditions mêmes de la rédaction de sa réfutation ont éloigné progressivement son auteur du texte de *L'Homme* : à partir des premières notes prises au fil de la lecture, Diderot a développé et mis au point son ouvrage sans avoir recours au texte d'Helvétius. L'examen du manuscrit autographe ne laisse aucun doute là-dessus » (p.426). Littéralement acceptable, la proposition entraîne une conséquence (difficilement évitable), qui pose un problème de perspective générale. Gerhardt Stenger va s'employer longuement à montrer méthodiquement, avec une science certaine, à quel point Diderot a méconnu la pensée d'Helvétius, et à en restituer ce qu'il pense être son originalité véritable. Un Diderot qui, sans conteste possible, cite cavalièrement, tronque ou déforme, omet ou rajoute, ou même parfois fait subir à la pensée, ici patiemment restituée et exposée, des glissements vers l'absurde. Il s'agit, surtout, de rétablir la cohérence générale d'une pensée d'Helvétius disséminée tout en montrant l'angle d'attaque, la stratégie de Diderot, qui semble prêter à son « interlocuteur » une idée tout à fait outrée et univoque de la puissance de l'éducation, alors qu'Helvétius a su faire entrer en ligne de compte dans leurs rapports et positions corrélatives inégalité (s) « naturelle (s) » et organisation extérieure, conditions sociales et culturelles et déterminations premières, acquis et inné, nature et culture donc, dans notre terminologie d'aujourd'hui. Au terme, le procès de la « transcription caricaturale » des thèses d'Helvétius aboutit à une conclusion qui mériterait une discussion, qui dépasserait de beaucoup le cadre de la *Réfutation*. Diderot comme d'Holbach seraient étrangers à cette dialectique parce qu'ils sont trop fidèles à une idée stable et fixée de la « naturalité » de l'homme : ce qui, pour reprendre une des positions favorites de Diderot dans sa *Réfutation*, est vrai comme « idée générale », mais n'est compréhensible qu'en rapport avec la dramaturgie philosophique qui, de l'article « Homme » aux *Éléments de physiologie* confronte ouvertement ou *mezza voce* notre aspiration au bonheur à la faillibilité ou même à l'étrangeté de la naturalité.
- 7 Il n'en reste pas moins que cette étude critique a le mérite de nous conduire aussi au cœur du problème posé par ce texte bizarre, à la tessiture qui paraît si lâche : que signifie cette méconnaissance – relative et, comme G. Stenger le montre, assez circonscrite au problème de la puissance de l'éducation ? Et, au fond, comment restituer sa valeur à cette méconnaissance ou plutôt à cette « dérive à partir d'Helvétius », souvent rhapsodique, et qui prend une

autonomie qui fait paraître étranges les termes « réfutation suivie », sauf à les comprendre au plus bas niveau ? Faut-il centrer son examen sur une confrontation d'idées et de références ? Nul ne veut s'en contenter, à commencer par les éditeurs eux-mêmes, ils le soulignent. On peut à travers leurs commentaires et au-delà, caractériser et mesurer la signification peu à peu émergente de l'entreprise, en discernant trois plans dont on ne peut penser qu'ils sont exclusifs les uns des autres.

8 Roland Desné, dans sa présentation propre du texte, souligne avec vigueur et justesse la fécondité d'une invention « littéraire » d'autant plus heureuse qu'elle n'est soumise à aucune contrainte générique, et nous invite au bout du compte à nous interroger à nouveaux frais sur la liberté de l'écriture, qui nous porte à l'inverse du partage qu'établissait Naigeon, réticent devant ce qu'il considérait comme l'un des deux styles de Diderot, « domestique et familier », l'autre, noble, se définissant par un « ton réfléchi ». Un style pathétique, rude, éloquent, incongru, dialectique, facétieux ; une liberté qui n'est pas exactement celle des dialogues ni d'un romanesque proche de l'invention rabelaisienne, de Sterne ou du picaresque : Diderot démystificateur ici manœuvre à sa guise et à son aise autrement qu'il ne le fait dans ses dialogues (fictifs) ; et il peut s'exposer, se mettre en scène sincèrement et personnellement, en retournant parfois plaisamment ses questionnements sur lui-même. Les anecdotes relancent les raisonnements et prennent à contre-pied un mort qui ne saurait répliquer, qu'il s'agisse de lui mettre le nez sur le « bonheur » possible du charpentier ou sur celui du scieur de pierre. Les fragments d'autobiographie, aberration de la curiosité intellectuelle qui lance un blanc-bec vers la résolution de la quadrature du cercle (ce qui consternait Hemsterhuis) ou effusions un peu trop honorables de la sympathie vertueuse, sont aussi bien susceptibles de déstabiliser quelque peu la scène philosophique. Se déploient librement ici, suggère R. Desné, ce qu'on pourrait considérer comme les éléments d'un nouveau « pot-pourri », *satura* : dialogues, portraits, diatribes, modes d'intervention qui subvertissent les points de vue énonciatifs, et même contes gais qui révèlent la vraie généalogie de l'homme, précisément, issu des amours de Momus et de Minerve. La *Réfutation* serait aussi, par moments, une « satire troisième » : sans doute, mais à sa manière elle tire paradoxalement son profit propre de rester en deçà de la géniale élaboration qui permet à la confrontation avec Rameau le neveu d'aller très au-delà du propre habituel de la *satura*.

9 On sent bien que ceci ne prend sens et ne vaut que si, une fois de plus, on se remet à l'œuvre pour définir, contre toute orthodoxie kantienne, le « style de la philosophie ». Ce qui implique bien d'abord qu'on ne cède aux charmes de l'écriture qu'en se mettant en garde contre l'illusion d'une promenade insouciant de sa direction. La prise en compte effective sur le plan conceptuel de la démarche d'Helvétius a bien eu lieu, depuis longtemps, lorsque dans sa réfutation de *De l'Esprit* Diderot a clairement pointé les quatre « paradoxes » qui en font la force : « Juger, c'est sentir... L'intérêt général est la mesure des talents et l'essence de la vertu... C'est l'éducation et non l'organisation qui fait la différence des hommes... Les derniers buts des passions sont les biens physiques ». Il les attaque à nouveau, parfois violemment, grossièrement, et touche juste. Mais il faut nécessairement expliciter autrement la posture philosophique de Diderot dans le débat en mettant en lumière trois angles d'attaque. Il y a ce qu'à la fin des remarques sur Hemsterhuis il appelle son ironie déliée et qu'Olivier Bloch a qualifié d'humour : le Diderot de la *Réfutation* est le même (mais un peu moins direct) que celui qui dans le *Neveu de Rameau* nous montre ce que peut le modelage de l'homme par l'éducation, le nouveau Diogène apprenant efficacement à son fils l'adoration de l'or. Cependant, ici, l'ironie ne s'élèverait guère jusqu'à la dignité philosophique si elle ne relevait toujours de la volonté de mettre à l'épreuve de l'étranger, la validité ou les limites d'une position de principe : les permutations du chiasme, motif justement célébré, n'aboutissent jamais à un scepticisme commun. C'est pourquoi il faut s'élever encore davantage et se méfier de ce qui tient du jeu d'esprit en montrant qu'on est de fait ramené fermement vers des positions centrales essentielles, au sein même de la critique la plus ludique et corrosive : la « libido dominandi » qu'Helvétius place au centre de sa description anthropologique, face au « hobbisme » récurrent et nécessaire qui protège Diderot de lui-même, et dont la critique (au sens philosophique noble) lui est nécessaire.

10 C'est à partir de ce dernier point sans doute qu'il faut s'interroger sur l'élucidation du combat philosophique dans la *Réfutation d'Helvétius*. On a affaire à une manière d'anti-traité, comme le remarque R. Desné. On peut généraliser la remarque pour en montrer la parenté avec un style philosophique des Lumières qui prend le contre-pied d'une certaine forme de discursivité philosophique. Non pas en abandonnant le raisonnement par ordre, mais en échappant à la prédétermination rhétorique du sujet à traiter : ainsi Montesquieu reconnaît aux philosophes du Droit Naturel le mérite d'avoir fait la moitié de son travail, pour se réserver mieux qu'un prolongement, une reconfiguration de leurs problèmes qui relève d'un univers intellectuel (et stylistique) différent. Qu'a donc voulu écrire Helvétius ? Un traité que Diderot compare aux traités de d'Holbach, dont il loue le côté franc et univoque, face aux louvoiements et aux à-peu-près d'Helvétius. C'est la première des confrontations triangulaires, qui sont le « fond », au sens pictural, de la *Réfutation*. Ce n'est pas cette opposition qui compte. Si, comme le remarque à maintes reprises G. Stenger, Diderot centre tout son propos sur l'éducation – comment produit-on, comment se produit un homme ? – c'est parce qu'un obstacle récurrent ne cesse de se manifester sans l'intelligence duquel l'étude de la norme (le cas général) perd tout sens et l'anthropologie didactique devient une tautologie perpétuée. Les articles de foi où s'ancre la « méconnaissance » des solutions d'Helvétius sont évidents, et familiers à tout lecteur du *Paradoxe* ou du *Neveu* : écarts du « génie », surprises de la singularité, et souvent énigme du sujet. Face à cela, il ne reste ou n'appartient qu'à Diderot d'être soi dans sa différence et d'illustrer *in situ* ce couplage énigmatique de la singularité et de l'énergie possiblement créatrice, qui suppose comme une inégalité essentielle. Ce qui n'empêche pas qu'on peut remarquer aisément le centrage conceptuel de son entreprise : le véritable but, c'est la réfutation de la section IV de *De l'Homme*, à la fin du tome I, là où l'opposition philosophique primordiale va pouvoir donner toute sa mesure. Après, il n'y aura que peu de choses, eu égard à l'étendue de l'ouvrage. Cette section IV a pour centre de gravité la thèse principale d'Helvétius, ce qu'il met au cœur de nos passions naturelles comme de nos passions factices : l'amour, le désir du pouvoir qui est à la source de la recherche de la satisfaction de nos intérêts. Diderot semblait avoir pris le parti d'user d'un ton très modéré, en conformité avec un des traits constants de son argumentation... Le traité d'Helvétius « est un véritable système de morale expérimentale dont il ne s'agit que de restreindre les conclusions trop générales ». En fait, arrivé à cette étape cruciale, il va être comme contraint d'aller très au-delà de ce qui peut se résorber en banalités. L'ample récapitulation-rectification qui se trouvait à la fin des commentaires sur la section II s'infléchit et s'affirme ici sous un aspect bien plus virulent, à commencer par la récusation franche et même brutale des conséquences politiques de la philosophie du dressage humain de l'admirateur de Frédéric, qu'on retrouvera encore accentuée dans *l'Histoire des deux Indes*. Mais ce qui intéresse plus encore Diderot, c'est de faire une bonne fois pour toutes éclater à la base une conception du *conatus* humain incapable de fait de satisfaire à la question qui est plus encore que « comment se fait un homme ? », « comment advient-il ? ». Cela ne peut se concevoir qu'à deux niveaux. Comment d'abord faire entrer en composition, bien plus que les simples « intérêts », la relation que l'individu entretient avec ses « pouvoirs », ses rapports avec des vertus qui peuvent aussi concourir à son bonheur, qui, comme l'affirmeront encore mieux les *Éléments de physiologie*, reste la fin dernière ? Helvétius – il l'avoue – ne saurait comprendre Achille, et sa colère... Plus encore, peut-être, c'est l'ensemble de questions qui naissent autour de la notion de *génie* qui pourraient être décisives, en relation plus ou moins proche avec l'intelligence de la vraie « originalité » – et les déterminations de cette « originalité ». Peut-être cela suppose-t-il qu'on accepte de se méconnaître ou de se déconcerter soi-même, disait Diderot dans son commentaire à la fin de la section II : « On peut se croire incapable d'un crime qu'on commet, et capable d'une grande action qu'on ne fait pas ». Moyennant quoi, pour citer la partie la plus décente du propos, si on veut affirmer efficacement sa différence de génialité, « il faut que chacun s'accouple avec la muse qui lui convient ». Ici, c'est de l'intelligence de ce qu'on appelle individu et de ses destinations « naturelles » qu'il s'agit, de ce qu'est le développement des virtualités effectives d'un individu, qu'on ne saurait laisser absorber par le cours des choses. Rousseau n'est pas « un chef d'œuvre du hasard »... Cela conduit à laisser en suspens l'ordre des généralités dont on

concédaient l'usufruit au traité du philosophe, et au bord d'une interrogation un peu inquiétante sur les destinées de l'espèce. Il y a tant de virtualités non développées et restées dans l'ombre chez des milliers et des milliers d'hommes ; et la réussite du « génie », c'est peut-être en fin de compte de n'être bon qu'à une chose...

11 Il ne saurait être question de se reposer alors sur un recours doctrinal. Pour maintenir le mouvement de la réflexion, il faut repartir d'un éclaircissement supplémentaire de ce que nous appelons *style de la philosophie*, et se mettre en devoir d'éviter encore mieux d'y substituer ce qui risquerait de passer pour de brillants exploits de langage. On voit bien les facilités évidentes auxquelles risque d'exposer une interprétation « moderniste » et « littéraire » commode de la démarche de Diderot à partir de déplacements (jamais décisifs) d'un sens en devenir, et de la déconstruction nécessaire d'une tradition culturelle. Ici la fragmentation ou plutôt le consentement à la discontinuité et le passage du pour au contre, assez loin de la pratique du Witz, la rupture du discours par toutes sortes de dialogismes, la facilité avec laquelle on aurait recours aux images-mères (polype, essaim, labyrinthe), tout cela déporterait aisément vers des plaisirs intellectuels et moraux à partager avec un Diderot artiste et penseur ludique autant que généreux, dont on apprécierait la complicité. On doit prendre ses distances avec cet arrêt sur image, à partir de la seconde confrontation triangulaire de la *Réfutation* : celle qui met en jeu Diderot, Montaigne et Helvétius. Tout lecteur de l'article « Pyrrhonienne (Philosophie) » a pu prendre la mesure de l'attirance que la manière de Montaigne exerce sur Diderot, jusqu'à lui supposer une connivence possible avec les divagations pensées du *Rêve de d'Alembert*. Ici, il s'agit d'un autre niveau, où se pose par deux fois la question, en apparence pour nous assez saugrenue, de la parenté possible entre l'entreprise anthropologique d'Helvétius et celle de Montaigne. Peut-être faut-il supposer qu'Helvétius acceptant de n'être qu'un moraliste eût écrit comme Montaigne s'il avait vécu de son temps ? Peut-être Montaigne eût-il produit au temps de Diderot un traité à la manière d'Helvétius ? En fait, toute la démarche de Diderot consiste à mettre en valeur une autre proximité avec Montaigne, qu'Helvétius ignore. *Penser ailleurs* : on a abusé de cette formule. Elle appartient à Montaigne, au chapitre « De la diversion », nous ramenant de la quête des coquecigrues « à cette arrière boutique toute franche où nous établissons notre liberté ». Il ne faut pas penser ailleurs dans les nuées, il n'y a pas de pensée en dehors de son vrai chez soi. En fait il faut penser du dehors à l'écart des clameurs des voix autorisées (ou s'autorisant) de toutes sortes ; et, en, même temps là où on ne nous attend pas, et en trouvant sa force d'intervention dans cette extranéité vraie. On peut dire que c'est sur ce principe que Diderot récupère Montaigne contre Helvétius, en produisant une confrontation avec soi-même dans le rôle (jamais tout à fait certain) de « facteur de la vérité ». Face à Helvétius en fin de compte, une seule chose importe, c'est de montrer comment on peut répondre à la question : qu'est-ce que penser ? Comment ne pas nous référer à l'avertissement de Merleau-Ponty dans *Le philosophe et son ombre* ? « Penser n'est pas posséder des objets de pensée, c'est circonscrire par eux un domaine à penser, que nous ne pensons pas encore ». Que peut-on vraiment faire de la pensée toujours déjà achevée d'Helvétius ? Faire l'*essai* de ses convictions, se soumettre à un constant apprentissage (qui n'exclut pas un retour en boucle à des certitudes premières), se tenir en alerte (après, aussi bien, s'être noyé dans ses effusions), entre *epochè* sceptique et diogénisme, sans jamais oublier leur présence et même leur forme de légitimité, sans nier davantage celle de théorisations auxquelles manque souvent la capacité d'embrasser l'étendue et l'inattendu d'une « expérience » qu'elles donnent pourtant comme leur recours constant.

12 Peut-on en rester là en s'en tenant à un exercice de la philosophie, qui, d'une certaine façon, peut concerner bien d'autres qu'un « philosophe des Lumières » ? Un troisième niveau d'interprétation qu'on peut juger nécessaire concerne à la fois une troisième configuration triangulaire et la possibilité d'exercer une certaine *philia* philosophique dans son rapport avec la publicité nécessaire des idées – l'idéal de l'*Aufklärer*. Diderot, Helvétius, Rousseau : *De l'Homme* se donne explicitement comme une réfutation de l'*Émile*, l'interminable règlement de comptes avec Jean Jacques impose à Diderot de se différencier par rapport à l'un et à l'autre. L'intransigeance de Rousseau ne fait pas problème pour Helvétius, qui s'installe tranquillement dans une vraie méconnaissance des fondements de son projet. Tout se passe

comme si les choix de Rousseau, cette sécession qu'on fait passer – Diderot le premier – pour trahison, revenaient d'une certaine façon hanter son argumentaire, s'agissant par exemple de notre « socialité ». Diderot, fort éloigné de l'homme Helvétius, avec qui il n'entretint aucune correspondance, et avec qui il se contenta de lier un commerce d'échanges intellectuels, que D. Smith a analysé et expliqué, laisse apparaître les problèmes que lui pose sa solitude propre dans son dialogue improbable, dans ces interpellations adressées à un mort. On sait ce qu'il en est au fond, chez ce génial inventeur de dialogues parfaitement fictifs, les seuls possibles, les seuls susceptibles d'être vivants et « vrais ». Il n'est besoin que d'évoquer encore une fois l'échange de d'Alembert et de Bordeu dans le *Rêve* : au questionnement du mathématicien (est-ce qu'on s'entend, est-ce qu'on est entendu ?) Bordeu réplique qu'il n'y a que des « comptes faits » : cela n'empêche rien, et peut même libérer des possibilités surprenantes de vraie confrontation.

13 On peut ainsi commencer à apprécier à sa valeur, s'agissant des « réfutations », l'aptitude très particulière à inventer, à découvrir dans la solitude des formes d'échange exemplaires, dans une fidélité restreinte, mais peut-être d'autant plus personnellement efficace à la *philia* et à la « publicité », en la confrontant avec celles d'une proche de son milieu philosophique. Car il y a beaucoup de demeures... Louise d'Epinaï, dans une lettre à Galiani du 28 septembre 1773, considère sans indulgence et même avec une acrimonie assez injuste l'ouvrage posthume d'Helvétius, au compte-rendu duquel elle travaille probablement pour la *Correspondance littéraire*, et pour lequel l'ami Diderot semble s'être mis en devoir de lui fournir bien des éléments, comme en témoigne une lettre qu'il lui a adressée, le 18 août. C'est une autre manière de mettre Helvétius en pièces. La rigidité didactique de l'ouvrage « plein d'idées fausses originales, tantôt minutieuses et lâches, tantôt fortes et éloquentes » n'est en fait qu'un effet de surface. « J'aime mieux lire quatre lignes de vous [Galiani] que six volumes de tous ces gens là ». Bref, cette machine à penser n'est pas très propre à faire vraiment penser, et mieux vaut le *grain de levain*. Gardons-nous d'approuver. Cette manière d'être, « diderotienne » selon notre cœur, ne correspond peut-être pas vraiment, au bout du compte, dans le cas qui nous occupe, à la manière et à l'intention de Diderot. La confrontation, désormais possible, et dans les meilleures conditions, de l'examen méthodique d'Hemsterhuis et des remarques ou des investigations en marge du traité d'Helvétius, nous ramène à une discipline de pensée difficile : celui-là comme celles-ci restent l'œuvre d'un philosophe athée et matérialiste, qui se mesure (parfois périlleusement) à l'étendue des obstacles que cette conviction philosophique, si on l'élève à son vrai niveau d'exigence, doit prendre en compte, sans prétendre s'ordonner autour d'un déploiement d'autant plus « raisonné » qu'il appauvrit son objet, et en rejoignant, le cas échéant, ce que nous enseignent les ouvertures sur le « philosopher » que pratique l'« idéaliste ». Le texte réservé et celui à diffusion restreinte et tardive ne se dérobent pas vraiment aux épreuves de la publicité, ils en interrogent par eux-mêmes des conditions de possibilité, parfois sous le masque de la désinvolture. Quoi qu'on fasse, *penser ailleurs*, au sens où l'entend Diderot, ne peut s'affirmer qu'au détriment du *penser avec*, même si celui-ci prétend s'affranchir de solidarités inertes. Cela est bien plus périlleux que la reprise éventuelle, à usage interne, de la doctrine de la double vérité de l'article « Pythagorisme », et rejoint les questions sur la vérité « communicable » et son statut, à la fin des observations sur le texte d'Hemsterhuis, assez loin de mésaventures politiques et sociales éventuelles.

---

### Notes

1 *Les matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de Sophie Audidière, J. C Bourdin, Jean-Marie Lardic, Francine Markovits, Yves Charles Zarka, Paris, PUF, 2007.

---

### Pour citer cet article

Référence électronique

Georges Benrekassa, « DIDEROT, *Observations sur la Lettre sur l'homme et ses rapports de Hemsterhuis et Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé L'Homme* », *Recherches sur*

*Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 43 | octobre 2008, mis en ligne le 26 novembre 2008. URL : <http://rde.revues.org/index3692.html>

Référence papier

DIDEROT, *Observations sur la Lettre sur l'homme et ses rapports de Hemsterhuis et Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé L'Homme, Œuvres Complètes (DPV)*, tome XXIV, « Réfutations, Idées, VI », Paris, Hermann, 2004.

---

---

### ***Droits d'auteur***

Propriété intellectuelle

---

***Licence portant sur le document*** : Propriété intellectuelle